Extrait de la publication

MÈRE AGITÉE

Extrait de la publication

NATHALIE AZOULAI

MÈRE AGITÉE

ÉDITIONS DU SEUIL

*25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-114453-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À ma mère.
À mes filles.

À Nicolas.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le temps des proverbes

Une amie malintentionnée lui a dit cette chose banale et grave : donner la vie, c'est donner la mort.

Des mois plus tard, alors qu'elle entre en salle de travail, elle se dit que, peut-être, donner la vie, c'est donner sa vie. Car elle croit bien mourir. En face d'elle, la sage-femme garde son calme. En découvrant sa blouse rose, elle pense que ces femmes-là ne savent mettre au monde que des filles puis, très vite, à des bêtises, pour oublier sa douleur. Les femmes de sa famille lui en ont pourtant raconté de bien belles au sujet de cette douleur, mais rien qui eût pu lui en laisser imaginer l'intensité. Elle ne survivra pas à la prochaine lame qui se prépare à enflammer ses reins, quoi qu'en dise la sage-femme. Que peut-elle comprendre à sa souffrance dans sa blouse de petite fille sage justement, trop sage devant son corps à elle, tout entier ravagé, voué à l'excavation ? L'autre est en train de lui dire que ça s'efface… Qu'est-ce qui s'efface ? Pas elle en tout cas, elle n'a jamais pesé plus lourd et, en même temps, elle se sent partir… Elle va mourir. Elle s'apprête à rendre sa vie pour qu'une autre advienne, un prêté pour

Extrait de la publication

un rendu, un échange bête et méchant, la monnaie de sa pièce. Une flopée de lieux communs emplit sa tête, comme des vétilles auxquelles suspendre son esprit pour oublier que la douleur va l'engloutir lui aussi. Les chats ne font pas des chiens. Les chiennes accouchent de petits chatons mais à la seule condition de mourir et c'est ce qui l'attend.

Une dizaine d'heures plus tard, son petit chat vient de naître et elle n'est pas morte. Elle a rendu sa mort pour donner la vie. Donner la vie, c'est rendre sa mort.

Le temps des proverbes a commencé.

Extrait de la publication

Ses nuits

Son rêve lui est arraché. Elle s'éveille avec son pauvre oreiller entre les bras, une boule de matière molle, telle une cuisse ou un sein défraîchi, post-partum. Il pleure. Son bébé pleure. Un cri dans la nuit. Elle pense que, dans d'autres maisons, d'autres enfants poussent le même cri, suspendant le même rêve fatigué. Sa vision l'affole. Des appartements plongés dans le noir, transpercés de petites voix stridentes comme des coups de couteau dans le flanc des mères ; cohortes de femmes en éveil, jeunes ou vieilles, en pyjama froissé, chemise de nuit ou toutes nues, qui, si elles se donnaient la main, formeraient au-dessus de la ville une chaîne de sentinelles solidaires – une ligne de compassion tendue au-dessus des toits.

Dès lors que son premier enfant est né, la nuit a changé de couleur, perdant en opacité pour gagner en légèreté ; des nuits blanches et sombres à la fois qui trament un long couloir sans fin et dont les ombres chancellent tant qu'elles font vaciller le monde et tout espoir de lendemain. « Plus jamais tu ne pourras dormir sur tes deux oreilles » – comme si l'anatomie l'avait jamais permis,

Extrait de la publication

a-t-elle ricané la première fois avant de reconnaître dans la promesse funeste un commandement, une ligne de conduite pour être une bonne mère. Tendre l'oreille pour éventuellement déceler la douleur, la peur de l'autre côté du mur ; se tordre le cou en relevant une tête lourde pour deviner l'appel, le devancer ; s'extirper de la chaleur douillette pour aller se frotter à des cris incompréhensibles. L'altérité dans toute sa splendeur, au beau milieu de la nuit noire, quand vous êtes seule au monde à essayer d'apaiser la souffrance d'un parfait étranger qu'à d'autres moments, pourtant, vous comprenez mieux que personne – sauf à cet instant-là, parce que son cauchemar ou sa détresse n'appartiennent plus qu'à lui et que précisément, de votre corps, il est sorti depuis longtemps déjà.

Bien des nuits, elle songe qu'elle a donné naissance à un monstre.

Extrait de la publication

Leur père

Ils jouent à se bagarrer sur le tapis du salon. Dimanche soir, pyjamas propres, cheveux lavés, prêts à repartir sur la route d'une nouvelle semaine après avoir pris une bouffée d'air familial. Elle en reprendrait bien un petit peu ? Oui, merci, bien volontiers, elle ne veut pas quitter le nid pour aller se jeter dans la fosse aux affairés volontaires. Elle ment. En réalité, le week-end l'a épuisée ; son travail la reposera. Donc le dimanche soir est plutôt un moment joyeux, contrairement à l'idée commune. Parce que c'est un soir de recommencement, un cycle qui reprend et qui lui donne l'impression d'être entraînée dans un mouvement général, cosmique. Elle et toutes les autres mères. Ça la rassure, c'est dans l'ordre des choses.

Les enfants rient aux éclats. Lui aussi. Elle les trouve magnifiques. Leurs ressemblances les enveloppent comme de l'air. Et elle, elle fond à l'idée que ces trois-là sont siens. Jamais elle ne regarde son homme avec tant d'amour que lorsqu'il rend ses enfants heureux. Il croise son regard. Il la surprend qui l'aime.

Extrait de la publication

Le pédiatre

Au début, elle l'appelle tout le temps.

Pour des selles vertes, des boutons roses – purulents ? non, secs, comme des dartres –, des pleurs stridents. Pour un oui pour un non, surtout un oui, l'acquiescement du médecin qu'elle imagine en tenant le combiné, la tête qui dodeline à l'écoute de ses angoisses. Chaque fois pourtant il lui répond patiemment malgré les cris des nourrissons qu'il pose pour prendre son appel, comme s'il n'y avait qu'elle. Le deuxième de la journée, le huitième de la semaine, le quinzième depuis le début du mois. Elle est venue le voir en début de semaine pour une visite de contrôle et elle reviendra certainement avant la prochaine – elles sont mensuelles – parce que ses angoisses n'ont pas d'endurance. Trop de fragilité, s'imagine-t-elle, de signes inexpliqués, d'habitudes qu'elle n'a pas. Mais surtout, ce qui la terrorise, c'est que son bébé meure, qu'il ne résiste pas jusqu'à la prochaine visite ; elle a peur qu'il passe, comme on le dit d'un avortement décidé, que, tout vivant qu'il est, il bascule de l'autre côté avant qu'elle ait eu le temps de goûter la vie à travers lui.

Extrait de la publication

Un jour, le pédiatre lui dit, sans impatience aucune et le plus courtoisement du monde – ça la sidère, cet aplomb –, que la meilleure façon d'apaiser ses angoisses, c'est d'en avoir un autre, tout de suite, dans la foulée, mais elle a déjà tant de mal que son imagination ne réussit pas à la porter jusqu'au seuil d'une deuxième naissance qui débouchera sur la probabilité d'une deuxième mort. Forcément. Elle se rappelle la phrase malveillante de son amie, donner la vie, c'est donner la mort. Comme dans les livrets de famille où chaque acte de naissance est aussitôt suivi de l'acte de décès. Chaque fois qu'elle regarde, ça la tétanise, cette succession immédiate.

Ce qu'elle a aimé au début, c'est cette force tranquille de médecin expérimenté, sa manière solide d'appréhender les bébés, y compris les tout-petits, sans peur ni fébrilité d'aucune sorte. Comme cette façon de les tenir en plaquant doucement sur leurs frêles membres ses doigts virils, velus, qui la rassure plus que tout, au point de rendre improbable tout mauvais diagnostic. Surtout au tout début, quand elle le voit promener le stéthoscope sur la petite poitrine, en écoutant, très attentivement, le souffle mince, en la faisant taire lorsqu'elle risque une question, pour ne rien perdre de ce souffle ténu, et elle, chaque fois, elle redoute le pire, s'imaginant que son bébé souffre d'une grave maladie pulmonaire ou d'une malformation cardiaque. Mais, de visite en visite, le pire se retire.

Grâce à lui. Elle apprécie tout particulièrement le sourire moqueur qui éclaire son visage lorsqu'il entend ses questions insensées, ridicules, car, à ce seul sourire, elle

comprend que ces angoisses ne sont pas fondées et que son bébé va tout à fait bien. Enfin, elle ne peut pas s'en empêcher et, la fois d'après, elle recommence.

Un jour, en sortant du cabinet, elle se dit même qu'elle est tombée amoureuse de son pédiatre, qu'il exerce sur elle un ascendant auquel elle ne s'attendait pas, dont personne ne lui a jamais parlé. Et elle se surprend à s'arranger devant la glace, à troquer ses lunettes contre ses lentilles, à jouer les jeunes accouchées minces dans leur pantalon avant de prendre le chemin de sa visite. Elle s'amuse aussi, quand il est disposé à l'écouter au-delà du temps réglementaire, à lui parler d'autre chose que de son bébé pour tenter de le connaître lui, de l'approcher autrement, de se rendre séduisante à ses yeux en dissimulant son visage de mère. Et, entre deux visites, elle peut y croire. Parfois ça la réconforte de songer que quelqu'un sait recueillir ses frayeurs sans vraiment la juger, parce que, comme il dit, un pédiatre, ça soigne les mamans autant que les enfants ; mais parfois ça la panique parce qu'elle pense qu'elle est peut-être perverse, que c'est elle qui, inconsciemment, provoque les maladies de son bébé pour que justement elle puisse aller rendre sa visite au pédiatre ; son rendez-vous galant – le seul qui ponctue la noire traversée des tout premiers mois.

Extrait de la publication

La sortie de classe

À l'entrée, ça se bouscule.

Des parents attendent leur tour pour dire leur mot à la maîtresse : une consigne, un horaire, une maladie, le prénom d'une nouvelle baby-sitter. C'est toujours d'un ou deux mots qu'il s'agit, histoire de ne pas passer pour des parents inquiets, intrusifs, ceux qu'on voudrait ne jamais voir. Puis c'est son tour. Elle, elle n'a rien à dire ce matin mais c'est la maîtresse qui lui a fait signe d'attendre. Et pendant quelques minutes, évidemment, elle imagine le pire : son enfant qui ne suit pas, qui frappe, qui s'isole, etc. Mais non, c'est pour la sortie, celle de la semaine prochaine, vous savez bien, le pique-nique, un parent vient de se désister, est-ce qu'elle ne pourrait pas se libérer une demi-journée pour les accompagner ? Exceptionnellement… Elle ne s'attendait pas à ça, pas du tout. Et jeudi, comme par hasard, elle a des rendez-vous importants, pris il y a des semaines. Elle se mord les lèvres, le bout des doigts. Elle a une tête de plus que la maîtresse et il lui serait facile de prendre son air intraitable en déclinant fermement. Au lieu de ça, elle danse d'un pied sur

Extrait de la publication

l'autre, regarde la salle de classe comme un paquebot sur le départ, baisse les yeux quand elle croise ceux de l'institutrice. Elle est embêtée, elle va essayer, elle aimerait beaucoup mais elle ne promet rien… Et la voilà qui file vers l'escalier, les jambes soudain lourdes de tous les paradoxes qu'elle trimballe, des croche-pieds de bon matin, de quoi passer une journée infecte.

Quand elle arrive à son bureau, elle sent son estomac qui se tord.

Extrait de la publication

L'indifférence

Quand elle prend l'avion, c'est chaque fois la dernière fois, non qu'elle prend l'avion mais qu'elle voit ses enfants parce qu'elle est sûre de mourir, elle et eux. Elle refuse d'ailleurs de partir en avion sans eux pour ne pas risquer de les laisser orphelins. Et, quand elle est là-haut, elle est tétanisée, incapable de se mouvoir normalement, de parler ou de manger. Alors elle délègue, le temps du voyage, tous ses devoirs de mère à leur père, qui tâche de faire de son mieux. Mais les enfants la réclament. Son oxygène se raréfie littéralement à chaque nouvelle turbulence ; il lui est même arrivé de suffoquer, d'appeler l'hôtesse pour lui montrer son désarroi, mais aucune parole rassurante n'a jamais réussi à la calmer, il faut juste quitter la zone de turbulences.

Un jour, les secousses sont si violentes qu'elle saisit la main de son mari, par-dessus les deux têtes endormies, et lui dit qu'elle est certaine qu'ils vont périr. Elle croit vraiment vivre ses derniers instants mais, pour autant, elle ne se penche pas sur ses petits pour leur donner un dernier baiser, une dernière caresse ou, plus pathétique-

Extrait de la publication

ment, les prendre dans ses bras, les respirer comme ses dernières bouffées d'air avant l'asphyxie. Paralysée, elle s'agrippe à l'avant-bras de son homme en regardant les coffres à bagages trembler au-dessus de sa tête. Et si l'un des petits se réveillait, elle serait tout à fait incapable de lui manifester le moindre geste tendre, elle le laisserait vivre la catastrophe sans elle, simplement à ses côtés. Les femmes et les enfants d'abord, les femmes sans leurs enfants… Mais le pire n'arrive pas. L'avion atterrit le plus normalement du monde et, lorsqu'elle entre dans le hall des arrivées, personne ne la regarde comme ce qu'elle croit être, une héroïne, une survivante.

Pendant des jours et des jours, elle revit ces instants où la peur lui donne la sensation d'être un magma d'organes en train de fondre et l'amertume lui serre le cœur parce que cette épreuve ultime a révélé sa vraie nature, celle d'une mauvaise mère. Dans l'imminence de la mort, ses dernières pensées ne sont pas pour ses enfants et, rivée à ses propres paniques, ils lui deviennent presque aussi étrangers que les autres passagers du vol. Ou peut-être préfère-t-elle se figer dans l'indifférence plutôt que de contempler, impuissante, la pulvérisation de leurs chairs si tendres.

Extrait de la publication